

**Zeitschrift:** Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses  
**Herausgeber:** Alliance de Sociétés Féminines Suisses  
**Band:** 88 (2000)  
**Heft:** 1442

### **Buchbesprechung**

**Autor:** [s.n.]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

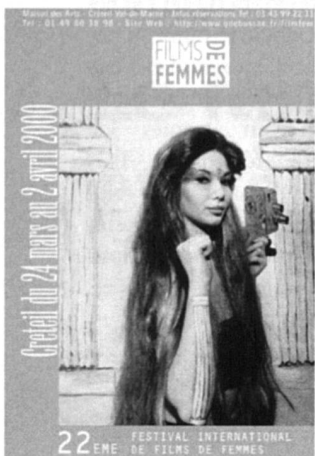
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



**Debout  
de Carole Roussopoulos  
remporte un prix au  
FIFF**

Du 24 mars au 2 avril à Créteil, en banlieue de Paris, a eu lieu la 22<sup>e</sup> édition du Festival International de Films de Femmes (FIFF) qui cette année, rendait hommage à Irène Papas, la Grecque fameuse pour ses interprétations de figures féminines mythologiques, notamment Antigone et Electre. Autre événement au FIFF, auquel on pouvait facilement s'at-

tendre : Carole Roussopoulos, avec *Debout*, hommage au MLF suisse romand et français, a gagné le prix du public pour le meilleur long métrage documentaire. Un gros bravo à la Valaisanne ! Parmi les autres récipiendaires, Jamie Babbit a gagné le prix du public du meilleur long métrage fiction avec *But I'm a cheerleader* qui raconte l'histoire d'une fille qui « a tout » : elle est belle, élève modèle et copine du capitaine de l'équipe de football. Quand certains signes trahissent son lesbianisme : végétarisme, photo de fille accrochée dans son casier au lycée..., elle devra quitter son entourage et investir la maison *True directions*, un camp de redressement pour homosexuel-le-s, camps qui existent bel et bien au États-Unis. Autre lauréate : Katy Bankowsky a raflé le prix du jury du meilleur long métrage documentaire avec son premier film *Shadow Boxers*, un impressionnant film sur les boxeuses, et plus particulièrement sur Lucia Rijker, championne du monde. C'est en 1995, lors des premiers Golden Gloves, célèbre tournoi de boxe à New York, alors que les femmes y sont admises pour la première fois depuis 68 ans d'existence, que la réalisatrice, elle-même compétitrice, commence le tournage de ce brillant documentaire. Impressionnantes les boxeuses, et pas seulement à cause de leur force physique. On peut être contre la boxe tout en appréciant énormément ce film et la qualité humaine de Lucia Rijker, dont on dit qu'elle peut battre n'importe qui, femme ou homme. La vertu principale du FIFF, c'est qu'on y voit ce qu'on ne voit pas ailleurs et on y entend ce qu'on n'entend pas ailleurs, et ça fait du bien.

(amd)

**La demande  
Michèle Desbordes**

Verdier, 1999

**Des regards et des silences  
qui nous content une his-  
toire...**

C'est sans doute voler au secours du succès que de parler de cette histoire, ainsi ce texte est-il en effet nommé, après tant d'éloges publiés, et de prix obtenus. Une histoire à peine, la vie plutôt, dans un monde en chantier voulu par un roi, canaux à tracer, marais à assécher, châteaux et jardins à construire, fleuve à détourner de son cours... Un monde qui se découvre, horreurs et merveilles, dans les récits des voyageurs qu'ils viennent de loin où de la ville voisine, à une époque où on se déplace lentement dans les paysages et sous le ciel. La vie dans un manoir des bords de la Loire, d'où ne repartira plus le vieil homme, peintre, architecte venu avec ses élèves d'Italie à l'appel du roi. Léonard de Vinci, sans doute, mais peu importe. Histoire quand même, celle d'un lien secret et plein de pudeur qui s'établit entre la servante, simple et chargée de besognes et le vieillard qui la regarde

« comme on regarde ce qu'on découvre sans faveur ni complaisance ». Regarde et dessine. Une belle histoire, celle d'une femme au regard baissé sur sa besogne, habituée à ne plus attendre ni espérer, lèvres serrées sur les choses à ne pas dire et qui sous le regard de cet homme sent que sa vie devient non pas différente, mais comme éclairée par une autre lumière et qui à son tour le regarde.

Une histoire racontée avec un art extrême par Michèle Desbordes qui nous fait voir la servante à son ouvrage comme dans des tableaux pas encore peints qu'on croit reconnaître, des scènes vues avec le regard du peintre avant le tableau. Lointains sous des ciels à la lumière changeante, lessive au bord du fleuve, femme aux jupes relevées au bord du chemin... Et des attitudes pensives près de la fenêtre ou de la cheminée de la cuisine, car la cuisine est la salle des rencontres, la salle de la demande, faite en robe blanche, le visage éclairé par une bougie. Une demande ou plutôt un ultime don.

Maryse Renard

**Lamioche  
Mariella Mehr**

illustrations Stefano Ricci  
traduction Monique Laederach  
Éditions Demours, 1999

Lamioche tombée de la charrette du diable. Lamioche qui n'a que des surnoms et pas de nom, adoptée sans amour dans un monde où hommes, femmes et enfants ne semblent communiquer que par le mal qu'ils se font, un monde vivant sous le regard

d'un Christ toujours mourant, rappel permanent du péché, de la culpabilité, du châtement. Une enfant sans mots, âme blessée qui ne sait que crier, témoin et victime muette de toutes les violences dans un village où le désir semble voué à la frustration ou n'être assouvi que par la force. Chair, sang, argent. Une enfant rongée par la haine quand la douleur n'est plus supportable...

Sans doute parce que Mariella Mehr nous fait souvent voir ce monde avec le regard

de l'enfant, ce récit sombre est à tout moment envoûtant et traversé d'éclairs d'intense poésie. Avec une compassion qui fait totalement défaut à ses personnages l'autrice s'efforce de reconstituer ce qui peut habiter l'enfant murée dans le silence et qui ressent toute violence dans une incompréhension totale, s'y exerce elle-même sans méchanceté pour trouver dans la vengeance, une sorte de paix, une réponse à la mesure de

ce qui sans cesse cherche à la détruire.

Une mise en page particulière qui ne laisse qu'à peine de marges, oblige le regard à un cheminement plus lent sur la page. Des illustrations en parfait accord avec le texte, sombres, semblables à la vision du monde fragmentée de Lamioche. Une traduction qui, à aucun moment, ne se fait sentir comme telle. Un beau livre en tout point.

(mr)

Deux femmes aux origines et aux parcours différents, deux livres essentiellement autobiographiques très différents, une même blessure, la rupture avec le pays de l'enfance et ce pays est l'Algérie.

*Les Rêveries de la femme sauvage, scènes primitives*  
**Hélène Cixous**  
 Galilée, 2000

« Je n'ai jamais voulu écrire sur l'Algérie ce pays natal inconnu dont j'ai longé la haute blancheur fermée pendant tant d'années... »  
 « Tout le temps où je vivais en Algérie je rêvais d'arriver un jour en Algérie »

L'Algérie à l'époque où on la disait française, vécue par une enfant française et un peu allemande et juive aussi. Bien des raisons pour apprendre très tôt à vivre dans l'altérité, en l'occurrence un multiracisme, et venant de tous les horizons, à se découvrir soi-même (dé)construite dans le regard des autres. Le souvenir d'un endroit dont les maisons ne s'ouvrent pas : « la haute blancheur fermée » de la maison de son amie d'école, la maison d'Aïcha femme de charge, nourrice, la seule Algérie que l'enfant puisse étreindre, les maisons juives dans lesquelles on ne peut pénétrer qu'en allant à la synagogue. L'étonnement encore de n'avoir rien pu saisir de ce pays, de s'être découverte « chez soi » comme en exil avant le départ définitif. Un très beau livre sur la séparation, la perte. Et revient en mémoire ce qu'Hélène Cixous écrivait en 1976 dans les *Cahiers du Griffon* n° 13... « La femme, elle, ne fait pas son deuil. Au fond elle relève le défi de la perte qu'elle continue à vivre : el-

le la vit, elle lui donne la vie, elle est capable d'une perte qui ne s'économise pas... » Un livre écrit dans une langue très personnelle, souple et parfaitement claire qui jamais n'enferme dans des phrases des idées figées par une logique volontaire, mais qui suit les méandres de la pensée et du souvenir dans une quête de vérité à construire. À construire en interrogeant aussi les souvenirs de sa mère et de son frère. Bel exemple de ce qu'Hélène Cixous définissait dans l'article déjà cité comme écriture de femme. Le résultat est que l'Algérie toujours autre et impénétrable devient pour nous transfigurée par et transfigurant la vie d'Hélène Cixous, « plus sauvage et plus femme ».

*Le jour du séisme*  
**Nina Bouraoui**  
 Stock, 1999

« La terre algérienne est une obsession. Elle induit la peur de perdre. Elle marque la vie. Elle aggrave l'enfance » (p. 78).

Cette citation circonscrit parfaitement les thèmes de l'ouvrage : la terre vivante soumise à une force qui la déchire, *el zilzel*, c'est aussi le corps de l'autrice narratrice qui se souviendra à jamais du jour du séisme où tous les repères soudain se dérobent, l'obsession du pays perdu qui amplifie toute autre perte, celle des

## Études genre : les étudiantes font le point

*En savoir plus sur les études genre. Un manuel*  
 Zurich, Chronos, 1999

Aucun doute, c'est de la belle ouvrage que nous présente l'Union nationale des étudiantEs de Suisse (UNES). En savoir plus sur les études genre, tout juste sorti de presse, fait le point sur la question. Première bonne surprise : une bonne partie de ce livre bilingue français / allemand est rédigée ou traduite en français. Deuxième bonne surprise : l'ouvrage contient non seulement des informations pratiques sur les possibilités d'études genre en Europe, mais aussi des textes scientifiques de bon niveau qui introduisent la problématique générale. Puisque le dossier de ce numéro est consacré au sexisme de la langue, il convient en particulier de lire l'excellent article de Marina Yaguello, « Étude comparative de la relation entre le genre et le sexe en anglais et en français ». L'ouvrage reprend les thèmes principaux discutés lors de la Women's Conference 1997 consacrée aux études genre et organisée à Lausanne par l'UNES. Suivant une introduc-

tion (par Corinna Seith) sur la problématique des études genre en Suisse, la partie scientifique de l'ouvrage éclaire différents aspects des études genre selon le pays ou la discipline. Les autrices de ces articles sont des spécialistes renommées dans le domaine : la sociologue Michèle Ferrand (Paris), l'historienne Rebecca Rodgers (Strasbourg), la bien connue sociologue du travail Margaret Maruani (France), la linguiste Marina Yaguello, et, enfin, Astrid Epiney, professeure de droit à l'Université de Fribourg. La deuxième partie de l'ouvrage informe de manière concrète sur ce qu'il est possible de faire – et sur ce qu'il est impossible de faire – dans le champ des études genre en Suisse et à l'étranger. Bravo à l'UNES. Elles (et ils ?) ont publié un livre qui vient à point nommé compléter les deux études publiées sur le même sujet en 1998 par le Conseil suisse de la science.

(mc)

amis Maliha et Arslan, de la langue de l'enfance, des paysages. Arrachement, rupture, disparition, restent alors un nom, une trace, un vestige. Le séisme « instaure la peur » toujours dit au présent. À la terre instable s'oppose la mer qui nie le séisme, unit les deux continents. La citation illustre encore le style adopté par l'autrice. Des phrases brèves, des fragments de vie comme les gravats d'une

maison détruite, des phrases juxtaposées qui maintiennent perceptible l'effet du séisme, comme si toute nouvelle perception, tout souvenir était à jamais affecté. Litanies, parfois jusqu'au ressassement, incantation à lire d'une seule traite. Même si parfois on aimerait pouvoir, dans des phrases plus longues, reprendre souffle le temps d'un souvenir.

Maryse Renard